

Comment parler du conte au Québec, aujourd'hui

Qu'est-ce que le conte ? C'est un artiste et son auditoire qui échangent des regards et des paroles, pour explorer la condition humaine, dans le même temps et dans le même lieu, par l'entremise d'un récit...

Depuis les premiers âges, le conte préserve la sagesse et le savoir de l'humanité. Il les incarne dans la parole libre et vivante, celle qui écoute en même temps qu'elle transmet, celle qui s'invente à mesure qu'elle prend forme.

Le conte reste l'art qui colle de plus près à l'expérience humaine fondamentale qu'est la compréhension du monde par la médiation de la parole. Il consolide l'esprit de communauté en partageant, dans la chaleur de l'instant présent, les symboles et les thèmes qui ont survécu à l'épreuve du temps. Il permet à l'imagination de s'ouvrir et à la liberté de déployer ses ailes...

Voilà ce que je crois, mais qu'est-ce que j'en sais ?

Depuis 2001, je fais ce qu'on appelle du «conte», dans un milieu où les gens disent qu'ils font du conte. Par exemple, Joujou Turenne, dansant et chantant un patrimoine caribéen qu'elle métisse de modernité, fait du conte. Jocelyn Bérubé, en ciselant des légendes contemporaines entre deux reels, fait du conte. Renée Robitaille, en rendant hommage aux mineurs de son Abitibi natal, fait du conte. Jean-Marc Massie improvise des récits urbains hors norme. Et ainsi de suite. Pourtant, nous nous réclamons du même art que Mike Burns et André Lemelin.

Nous disons que nous faisons du conte, Ce mot de «conte», nous l'utilisons pour désigner tous les genres de récit, en gommant les différences entre les formes narratives utilisées (conte, légende, épopée et nouvelle, par exemple). En plus, le même mot englobe tous les procédés de d'appropriation et de présentation, que l'on interprète un texte littéraire ou dramatique (pensons à Julie Turconi ou à Yvan Bienvenue), ou que l'on puise dans l'oralité (comme Bob Bourdon).

Nous pratiquons le conte dans les écoles, dans les cafés, dans les bibliothèques, dans les salles de spectacle, dans les parcs et les musées, dans la nature et dans la rue. Certains se disent passeurs de mémoire, d'autres artistes; certains se disent guérisseurs, d'autres amuseurs publics.

Qu'est-ce que nous faisons, alors, quand nous faisons du conte ? Toute sorte de choses, dans toute sorte de lieux, dans toutes sorte de buts. Si nous employons le mot «conte» pour désigner cette pratique, c'est sans doute que la langue et l'usage ne nous proposent pas de mot plus juste pour la nommer. Je pars du principe que tous ceux qui se disent conteurs sont de bonne foi. Mais que font-ils, concrètement ? Sommes-nous capables de le dire ?

Comprendre notre art

Comment décrire les nuances de nos pratiques ? Je parle de ce qui est observable de l'extérieur, aux oreilles et aux yeux d'un auditeur ou d'un critique. Pour répondre à cette question, j'ai essayé de cerner les éléments qui peuvent coexister indépendamment les uns des autres, puis de les regrouper. J'en suis arrivé à trois catégories, divisées en trois dimensions chacune. Chacune des dimensions se présente comme un spectre défini par deux extrêmes.

Les trois catégories sont :

- la matière (la source, le genre, le matériau);
- la manière (l'appui, la mise en scène, la langue);
- la connivence (la relation, le lieu, le thème).

<i>Dimension</i>	<i>Définition</i>	<i>De</i>	<i>À</i>	<i>En passant par</i>
La matière		Du proche	Au lointain	
La source	L'origine du récit	Bouche à oreille	Création	Archives sonores et écrites, livres, films, etc.
Le genre	Le type de récit	Récit de vie	Mythe	Nouvelle, épopée, roman courtois, légende, conte, mythe
Le matériau	La véracité du récit	Documentaire	Fiction	Docudrame, etc.
La manière		Du peu défini	Au fixé	
L'appui	La base de l'expression	Uniquement des images	Uniquement un texte écrit	Toute combinaisons des deux
La mise en scène	Mouvements et scénographie choisis d'avance	Absente	Élaborée	Dépouillée
La langue	Le niveau de langue	Populaire	Littéraire	Tout ce qu'il y a entre les deux
La connivence		Du proche	Au lointain	
La relation	La connivence narrateur-public	Familière	Solennelle	Tout ce qu'il y a entre les deux
Le lieu	La spécialisation du lieu	Convivial (salon, café, bibliothèque)	Scénique	Tout ce qu'il y a entre les deux
Le choix des récits	Qui choisit le récit à quel moment	Par le conteur sur place	Par le public d'avance	Par le conteur d'avance ou par le public sur place

Chacune de ces dimensions peut se combiner avec toutes les autres, à n'importe lequel de leurs degrés. Voici quelques exemples, pour illustrer le fonctionnement de cette grille.

Jocelyn Bérubé fait de la légende contemporaine de création, dont le matériau est parfois documentaire et parfois fictif, dans une langue populaire recherchée. Il donne ses spectacles en s'appuyant sur un texte écrit, dans de petites salles, avec une certaine solennité. Quand il participe à des spectacles collectifs, il choisit souvent ses contes sur place. Dans le cas d'un solo, par contre, c'est le public qui choisit le récit, en choisissant le spectacle.

Fred Pellerin, lui, fait du conte merveilleux adapté de la tradition, où il intègre une dimension documentaire, dans une langue populaire débridée. Il donne ses spectacles en s'appuyant sur des images, dans de grandes salles, en entretenant un rapport très familier avec son public, sans mise en scène. Le contenu du spectacle est fixé à l'avance, mais il laisse de la place à l'improvisation.

Par contre Stéphanie Beneteau, dans son répertoire des *Milles et une nuits*, fait du roman médiéval transmis par la littérature, dans une langue recherchée. Elle donne ses spectacles en s'appuyant sur des images, souvent dans des lieux conviviaux mais de plus en plus sur scène, dans une mise en scène très dépouillée et avec une familiarité limitée. En général, le contenu du spectacle est fixé à l'avance.

De son côté, avec ses *Hommes de pioche*, Renée Robitaille a créé un récit complexe. Tout en empruntant la forme d'une nouvelle dont le matériau est documentaire, il reprend en sous-main la structure du conte merveilleux (mission, voyage en pays inconnu, rencontres initiatiques, révélation finale). Sa langue est familière, dans une mise en scène dépouillée mais conçue pour la scène, qui laisse la place à une connivence claire avec le public. Le récit ne laisse pas de place à l'improvisation, mais laisse au spectateur un grand sentiment de spontanéité.

Évidemment, ce que je propose est préliminaire : il reste à mettre ces catégories et ces dimensions à l'épreuve. C'est ce que je vous invite à faire, pour la revoir, la modifier et l'améliorer si vous la trouvez utile.

Ce que j'espère, c'est d'encourager les conteurs et les amis du conte à discuter de ce qui se fait, plutôt que de discuter de ce qui ne se fait pas, un piège où nous enfermions trop souvent les débats sur la définition du conte. Si nous comprenons plus clairement notre pratique, nous serons mieux placés pour cerner les points communs qui en font la cohésion, au-delà des paradoxes et des contradictions.

Je crois aussi que cette démarche aidera les conteurs et les amis du conte à mettre cet art sur le même pied que les autres, avec toute la diversité que cela implique. Comme on le fait pour la danse, on pourra alors parler de conte folklorique de telle ou telle origine et de

conte classique de telle ou telle époque, de conte moderne et de conte contemporain, autant que de conte social et de conte thérapeutique. S'il y a de la musique roots, funk, blues, jazz et de la littérature policière, fantastique, poétique, d'autofiction, pourquoi n'y aurait-il pas du conte urbain noir, du conte absurde, du conte politico-surréaliste, du conte slam, du conte sacré ?

Nous avons besoin de nommer ce que nous faisons.